

Michel André

**Imagination, écriture et liberté :  
trois livres de Luc Deltisse**

En moins d'un an, Luc Deltisse a publié trois nouveaux livres. Ainsi que le soulignait Jacques De Decker à l'occasion de ce qui allait devenir son dernier entretien dans le cadre des «Coups de midi des Riches Claires», entre ces ouvrages, par-delà les différences apparentes de genre, il existe de claires similitudes de style, de facture et d'organisation, «une unité de forme, de rythme et de respiration». Ces livres jaillissent de fait d'une même inspiration. Dans leur contenu aussi bien que leur forme, ils marquent de surcroît une évolution significative dans une œuvre déjà longue.

*Le Sas, Libre comme Robinson* et *Un sang d'écrivain* ne sont pas de gros livres. «Je fais de petits livres, observe Luc Deltisse. C'est ma conception du roman moderne. Et même de l'essai moderne.» Elle s'impose, non parce que le lecteur contemporain n'a pas le temps, précise-t-il, mais parce que l'existence dans le monde d'aujourd'hui est faite d'instabilités

et d'urgences. Surtout, souligne-t-il, « [la] forme courte ou relativement courte correspond à un point de vue de vitesse et de concentration que j'ai à l'esprit en écrivant ». Le procédé de construction qu'il a employé pour les trois ouvrages est celui-là même qu'il décrit dans la postface d'un livre plus ancien, *L'Amour et puis rien*, évocation sombre et dramatique, sous la forme de petits fragments, de la vie d'un amoureux chronique « toujours entre deux histoires comme un alcoolique entre deux verres » : « Dès le début, les textes qui précèdent ont été conçus pour constituer un ensemble. » De même, aucun des trois livres dont il est ici question n'est une simple collection de textes existants. Dans les trois cas, l'idée du produit final était présente au départ et c'est elle qui a guidé la rédaction. À chaque fois, l'objectif était d'appréhender une réalité unique, mais selon des perspectives complémentaires, en dessinant l'objet visé comme en pointillés.

Sous l'aspect trompeur d'un recueil de nouvelles, *Le Sas* consiste ainsi en une série de variations sur un petit nombre de thèmes. L'unité des histoires racontées ne réside pas dans les situations décrites (assez variées, bien qu'un personnage de femme y joue souvent un rôle central), mais dans l'atmosphère et la tonalité émotionnelle du récit, qui sont très similaires. L'intrigant suicide d'un homme qui se présentait comme « le plus heureux du monde », l'étonnante survie d'un individu que la ruine aurait dû abattre pour toujours, les prophéties sinistres d'un Balte à l'accent américain déclarant la fin du monde imminente, les traces inquiétantes d'une secte au nom bizarre, le manège insolite d'une femme à la recherche d'on ne sait quoi dans un appartement rempli du bric-à-brac des anciens locataires, mages de leur état, le comportement nocturne préoccupant d'une activiste altermondialiste, une employée de banque qui joue les espionnes, une jeune peintre refusant de montrer ses toiles à quiconque, un tableau sulfureux que sa propriétaire veut vendre sous le manteau, une baigneuse fantôme disparaissant

sant dans la nuit aussi mystérieusement qu'elle est apparue : à chaque fois, l'impression donnée est celle d'une irruption du fantastique dans le réel, de l'aventure dans le quotidien, du merveilleux dans l'ordinaire et le banal, souvent dans une ambiance sournoisement menaçante, le narrateur semblant constamment en danger. Une impression d'autant plus troublante qu'elle est insidieuse et qu'on est tenté de mettre en doute son bien-fondé : au bout du compte, tout cela n'existe-il pas seulement dans la tête du narrateur ? Luc Dellisse répondrait sans doute que ce n'est pas la bonne manière de poser la question.

Avec *Libre comme Robinson*, on quitte l'univers de la fiction. Sous-titré « Petit traité de vie privée », l'ouvrage contient un ensemble de réflexions sur la liberté et la vie individuelle. Il ne s'agit pas d'un ouvrage savant. La liberté dont il parle n'est pas la liberté abstraite, philosophique ou politique, mais la liberté pratique, celle « de penser, de parler, de circuler, d'écrire, d'aimer, d'exister, sans que personne ne se croie tenu de vous régenter ». En un mot, la liberté de mener sa vie de manière adulte et responsable en conformité avec ses valeurs, ses choix et ses préférences. Cette liberté-là, Luc Dellisse considère qu'elle a régressé au cours des dernières décennies, du fait du contrôle subreptice, mais de plus en plus fort, exercé sur notre existence par les puissances combinées d'un État qui s'introduit de plus en plus profondément dans la vie privée, d'un capitalisme débridé reposant sur l'exploitation, non des besoins, mais des désirs, et d'un développement technologique devenu largement autonome, qui tend à mettre la société sous la coupe des machines et des algorithmes. Ne nous leurrions pas, souligne-t-il, et n'essayons pas de nous rassurer : le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui n'a pas de précédent dans l'histoire. Il est d'une radicale nouveauté. À bien des égards, c'est le monde qu'anticipait avec une étonnante préscience l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick, « avec sa réalité dirigée, ses jeux omniprésents, ses images truquées, ses métiers inutiles et

ses machines raisonneuses qui se mêlent de tout ».

A-t-on ici affaire à une machine échappant à tout contrôle et devenue folle, à la convergence d'évolutions partiellement indépendantes mais allant toutes dans la même direction, au produit d'une entreprise délibérée de transformation de la société? Ces différentes explications, qui n'ont d'ailleurs rien d'exclusif, sont proposées au fil des pages. L'important, aux yeux de Luc Dellisse, réside dans l'une des conséquences les plus tragiques du processus en cours, quelle qu'en soit l'origine : l'érosion, progressive mais inexorable, de la liberté individuelle. Ce qui fait l'intérêt et l'attrait du livre n'est pas le constat de cette érosion, qui a été dressé par d'autres, mais, à côté de la manière concrète et originale dont il l'illustre, les conclusions qu'il en tire. L'idée centrale de *Libre comme Robinson*, exprimée dans le titre, est que confrontés à des forces qui nous dépassent et une évolution qu'aucun effort collectif n'est en mesure d'enrayer, nous gardons tout de même la possibilité de constituer autour de notre vie privée une petite oasis d'autonomie véritable. Pour ce faire, il nous faut, comme Robinson sur son île, mobiliser avec intelligence et inventivité tout ce que la civilisation nous a légué, mais aussi ce qu'elle nous fournit à présent en matière de nouveaux savoirs et d'outils techniques. « Quand on parle de progrès, remarque Luc Dellisse, il faut distinguer les domaines. » Dans plusieurs de ceux-ci, par exemple la médecine et les techniques de communication, « c'est mieux aujourd'hui qu'hier ou avant-hier ». Tout en étant attaché à ce qu'un monde en train de disparaître contenait de meilleur, on peut donc parfaitement se montrer résolu, pour le conserver, à tirer le plus grand parti de ce qu'offre celui d'aujourd'hui.

« Il n'est pas certain que la plupart des gens sachent ce que c'est que la liberté », observe Luc Dellisse. « Un signe inquiétant est qu'ils ne reconnaissent pas un homme ou une femme libre quand ils en rencontrent. Ils les prennent pour des asociaux ou des extravagants. » Pour pouvoir protéger sa vie privée, l'indis-

pensable préalable est d'en avoir une. Ceci suppose un effort délibéré de discrétion, voire de dissimulation : « Tout ce qui concerne nos choix personnels gagne à être le moins connu et le moins exposé. » Pour vivre libre, il faut accepter, sinon l'anonymat, en tout cas un certain niveau d'invisibilité sociale pour certains aspects de sa vie : « Il y a des choses destinées au grand public et d'autres, plus nombreuses, qui ne regardent que deux ou trois personnes, et parfois une seule. »

Le livre consacre de nombreuses pages aux conditions économiques et financières de la liberté : « Il y a une relation directe entre la liberté et l'argent. Le contester est du temps perdu. » On trouve ainsi dans *Libre comme Robinson* un plaidoyer argumenté en faveur de la propriété de son logement, qui assure l'indépendance tout en maximisant l'usage de ses ressources, et une attaque en règle contre le statut de salarié qui combine, aux yeux de Luc Dellisse, les contraintes d'une extrême dépendance et les inconvénients d'un terrible gaspillage de temps et d'énergie. Avec un peu d'ingéniosité et d'esprit de suite, soutient-il, il est possible de ne consacrer à sa subsistance qu'une partie limitée de ses journées. Une condition pour y parvenir est de limiter ses ambitions à l'essentiel, en optant pour un mode de vie simple et sobre permettant de ne manquer de rien tout en tournant résolument le dos au luxe et à la consommation ostentatoire, « comme si la publicité, le marketing et le crédit à la consommation n'existaient pas ».

Tout au long de l'ouvrage, cette approche fondée sur des choix éclairés par la réflexion est appliquée à l'ensemble de la vie matérielle, personnelle et sociale, sous la forme de dizaines de petits scénarios dans des domaines allant des questions les plus pratiques en matière d'alimentation, de santé, d'hygiène physique, de gestion de la vie domestique, aux plus profondes et existentielles comme celles qui touchent à la vie sentimentale : « On se trompe avec les mariages de raison. On les confond avec les mariages arrangés. Mais la plupart des mariages arran-

gés sont déraisonnables, et en outre scandaleux. Tandis que les mariages de raison visent au bonheur durable.» Luc Dellisse réhabilite des vertus oubliées ou aujourd'hui décriées comme la gentillesse (plus concrète et efficace que la bonté) et la politesse : « La politesse est une des grandes choses de la vie. Elle répond bien mieux que l'amour ou l'altruisme à la réalité des relations humaines. [Elle] sert à garder des rapports supportables avec les gens qu'on n'aime pas, qui ne vous aiment pas, qui vous ennuiant, qui vous nuisent, qui ne vous veulent en tout cas pas du bien. »

Comme *Libre comme Robinson*, *Un sang d'écrivain* est un essai se présentant sous la forme d'une série organisée de réflexions. Son sujet est la condition d'écrivain, en général mais plus particulièrement dans un monde où la littérature a perdu la place qu'elle a longtemps occupée. Pour Luc Dellisse, cette question a un caractère existentiel : être écrivain, dans son esprit, c'est tout autre chose qu'un métier ou une fonction (même s'il lui arrive d'employer ces mots) et bien davantage qu'une activité ou une occupation : c'est une manière d'être au monde, une façon et un art de vivre, qui impliquent un regard singulier sur la réalité, engagent toute une conception de l'existence, supposent un système de valeurs et une philosophie. Au centre de celle-ci se trouve un rapport intense avec la littérature, qui « n'est pas l'art de raconter des histoires, mais une façon de densifier la vie » : « La littérature a un curieux pouvoir. Au lieu de reproduire la réalité, elle la stylise, c'est-à-dire qu'elle la déforme pour la faire plus ressemblant. [...] La stylisation, c'est la vitesse de la vie, concentrée, resserrée. » Une conséquence immédiate de ce fait est l'importance décisive, pour un écrivain, de la lecture. Pour être écrivain, il faut d'abord et avant tout avoir été un grand lecteur : « Je ne pense pas qu'avoir connu la guerre, et l'amour, et le drame, et les crises, et la faim, et la soif, soit du moindre pouvoir pour pratiquer un art qui consiste à produire de fugitives lueurs d'éternité avec des mots. Mais la révélation d'une

œuvre majeure, d'une langue à son zénith - ce qu'elle n'est jamais dans la vie courante et ne s'obtient que par une grâce efficace - produit un déclic qui peut mettre le feu aux poudres.» Ce qui donne naissance à un grand écrivain, c'est moins l'expérience personnelle que «l'amour de la lecture et la connaissance de la grammaire». Le tout n'est en effet pas d'avoir en soi un monde secret - tout le monde en a plus ou moins un - mais de posséder les outils nécessaires pour l'exprimer.

Cette vérité évidente heurte de front les deux thèses, largement répandues de nos jours, que la littérature est fondamentalement une variété de témoignage et que tout le monde est capable de travail créatif, à l'opposé de ce qu'ont longtemps pensé nos professeurs : « Ces vieux maîtres, aujourd'hui septuagénaires, ou morts, savaient bien que l'enseignement n'a rien à voir avec la création. L'idée ne leur aurait pas traversé l'esprit que n'importe qui, dûment formé, puisse devenir un artiste. [...] Ce n'était pas l'enjeu véritable. Ils n'étaient pas là pour former des artistes, mais des lecteurs. » *Un sang d'écrivain* contient des vues éclairantes sur des questions souvent obscurcies par les préjugés et les conventions scolaires, comme celle du style : « Tous les chefs d'œuvre, ou presque, ont quelque chose d'à la fois soutenu et bâclé. Cela appartient à leur urgence et leur musique. Il y a des phrases chez Montaigne, Chateaubriand ou Proust (ne parlons pas de Saint-Simon, summum du génie littéraire à la grammaire effarante), qui prêteraient à discussion, si une justesse plus profonde et plus soutenue n'emportait tout dans un grand mouvement amplificateur. » On trouve aussi dans le livre des aperçus sur les aspects techniques de cet artisanat qu'est le travail de l'écrivain. Sur les notes préparatoires des romans, par exemple, qui ne doivent pas être parfaites et trop belles, sous peine de ne pouvoir jouer leur rôle de point de départ pour l'inspiration ; ou sur la nécessité d'apprendre, non à commencer un texte, ce qui est aisé, mais à le finir. À certains moments, Luc Dellisse nous ouvre les portes de l'atelier de son

imagination : « Si je songe à une cathédrale gothique, je ne vois ni Chartres, ni Reims, encore moins Notre-Dame de Paris. La typographie du mot est néanmoins contaminée par sa résonance acoustique. Le G est un bénitier en forme de conque ; le O est festonné comme une rosace ; la barre latérale du T est le transept ; H le vaisseau central ; le I présente sur ses flancs un fourreau serré de nervures verticales, et ainsi de suite. »

Au-delà de leur organisation en courts textes examinant un même sujet sous différents angles, que ces trois petits livres ont-ils en commun ? Le style, tout d'abord. La qualité de la langue des livres de Luc Dellisse a souvent été vantée. Elle est l'illustration éclatante de ce que peut produire la combinaison d'une fréquentation assidue des grands auteurs et d'une sensibilité linguistique aiguisée. D'un lyrisme toujours contenu, cette langue est aussi souvent très inventive et non dénuée de traits reconnaissables qui constituent comme sa signature. Dans ces trois ouvrages, elle possède une force et une beauté remarquables.

On notera par ailleurs la présence de thèmes identiques. C'est surtout le cas pour les deux essais, pour des raisons compréhensibles : la liberté dont il est question dans *Libre comme Robinson*, c'est notamment la liberté indispensable à l'écrivain, dont les conditions sociologiques et matérielles recourent largement celles de la liberté en général. Et le monde dans lequel s'exerce l'activité littéraire évoquée dans *Un sang d'écrivain*, c'est celui qui est décrit dans *Libre comme Robinson*, un monde organisé autour d'autres valeurs que celles associées à la littérature. Sans trop de surprise, on trouvera donc dans le second ouvrage des passages qui auraient toute leur place dans le premier : « Le métier d'écrivain, aujourd'hui, c'est de proposer la vision d'un monde en brutale métamorphose, à un public dont tous les appareils d'information sont faussés, mais qui garde le sentiment diffus de ce qui lui manque, et reste capable, à tout moment de percevoir la présence d'une merveille inconnue. »



Ou, en lien avec la dénonciation de l'illusion que le bonheur passe nécessairement par la construction d'une société égalitaire : « Aucune révolution, qu'on sache, n'a eu pour volonté ou pour but de provoquer le malheur des hommes, mais aucune n'y a échappé. »

Réciproquement, un des textes de *Libre comme Robinson* stigmatise l'effet destructeur qu'ont sur la langue les systèmes automatiques de correction intuitive et de rectification orthographique, et un autre montre comment vivre dans le monde des idées sans s'encombrer de milliers de livres, en s'équipant d'une « bibliothèque mentale » qu'on feuillette en esprit : des considérations qui n'auraient pas détonné dans *Un sang d'écrivain*. L'idée qu'un écrivain peut vivre « en riche » dans un luxe relatif en ne se montrant pas trop exigeant, mais que pour ce faire il lui faut gagner, par d'autres moyens, un minimum d'argent, apparaît dans les deux ouvrages. De même, celle que l'écrivain est par nature, plus spécialement aujourd'hui, condamné à la marginalité, parce que les services qu'il rend à la société ne sont pas visibles. Certaines idées se retrouvent dans les trois livres. « Les Romains de l'Antiquité étaient souvent cruels mais ils savaient distinguer la vertu. Ils la reconnaissaient dans la fidélité aux principes, le culte de la nudité et de la pudeur, l'amour des grands personnages, le courage au combat et la capacité de se tuer sans faire d'histoires quand les choses tournent mal. » Ainsi commence une des nouvelles composant *Le Sas*. La même référence à l'Antiquité apparaît dans les deux essais, sous la forme d'une allusion au « pagano-catholicisme » de l'auteur (le paganisme gréco-romain relayé jusqu'à lui par ce que le christianisme a conservé de païen).

Un autre thème omniprésent est celui de l'amour. « J'ai aimé l'amour au moins autant que les femmes que j'aimais. J'aimais être amoureux, je cherchais à l'être, et quand quelqu'un me plaisait, je me réjouissais à l'idée de la fête que ce serait d'en être amoureux. » Ce constat d'une grande lucidité, qui figure

dans *Libre comme Robinson*, fait écho à de nombreuses déclarations du même type, par exemple cet étonnant aveu au début de *L'Amour et puis rien*, exprimé dans une formule à la beauté racinienne : « Je fuyais l'amour dans les bras de femmes que je n'aimais pas. À la fin, je les aimais quand même. » L'amour et la sexualité sont des thèmes récurrents de toute l'œuvre de Luc Dellisse. *Un sang d'écrivain* nous en explique une des raisons : « Presque tous mes livres traitent de l'amour, on me demande pourquoi. C'est un choix romanesque plus qu'une obsession. Un thème intime comme la neige ou la nuit [...] L'amour s'impose à moi par un système de rencontres plus intenses, plus diverses, plus particulières que toutes les autres activités humaines. Il constitue une suite de circonstances inattendues, de surprises opportunes qui vous font entrer partout, là où on n'a rien à faire, là où ne vous attend pas. [...] L'amoureux, l'amoureux professionnel, ou en tous cas l'amoureux perpétuel, entre par tous les moyens possibles chez autrui (un certain type d'autrui) et devient son intime, non seulement par la sexualité, mais par l'intériorité. » D'autres idées familières à tous ceux qui connaissent l'univers de Luc Dellisse émaillent et structurent les pages de ses trois livres récents : celle qu'il y a une autre vie que la vie et qu'on peut vivre une vie qui n'existe pas ; les idées de l'écrivain comme agent double et passager clandestin, de l'utilité des passages secrets, des portes dérobées et des issues de secours, de la nécessité de toujours pouvoir fuir et disparaître, le modèle de la résistance dans le maquis.

Une troisième caractéristique commune des trois ouvrages est leur nature autobiographique. Elle est évidente dans le cas des nouvelles du *Sas*, dont le narrateur, qui semble bien être unique, fait très fort penser à celui de la suite d'autobiographies imaginaires entamée par Luc Dellisse il y a une quinzaine d'années. Elle ne l'est pas moins dans *Un sang d'écrivain*, abondamment nourri d'éléments personnels, ainsi que dans *Libre comme Robinson*, dont un des charmes est d'appuyer les

considérations sur la liberté qu'il contient sur une multitude d'exemples concrets tirés de la vie de l'auteur. « J'ai imaginé quelques solutions privées, écrit celui-ci, en me disant que si elles marchaient pour moi, elles pourraient servir à d'autres aussi. » Jusqu'à quel point le peuvent-elles ? On comprend vite, en lisant ce livre, que celui qui l'a écrit n'a pas une personnalité très classique (tout le monde n'a pas le goût du « confort de l'inconfort »), qu'il n'a jamais eu, et n'a toujours pas, une vie ordinaire : les choix qu'il a faits, pour commencer, étaient subordonnés à celui, fondamental, d'être écrivain. Écrivain, l'est-il d'ailleurs de manière représentative ? Lui-même n'en est pas convaincu : « Je [me suis] demandé, très souvent, si j'étais seul de ma sorte. J'ai croisé quelques écrivains, quatre ou cinq ; et, en plus grand nombre des auteurs de livres : il ne m'a pas paru qu'ils étaient aussi possédés que moi. »

S'il y a un message à tirer de ces trois livres, ce n'est cependant pas dans l'existence concrète de leur auteur qu'il convient de le chercher. C'est dans le projet d'ensemble qu'ils proposent et matérialisent à la fois. Du jour où il a cessé d'être « un enfant trotinant dans l'effacement du temps », où il a échappé à un monde fait « d'attente indéfinie, d'impatience, de frayeurs sans fins », Luc Dellisse s'est engagé dans une entreprise au long cours dont il semble avoir à présent atteint une étape importante. « Mon histoire, reconnaît-il dans *Libre comme Robinson*, est celle d'un homme dispersé qui n'a trouvé son équilibre que récemment. » Cet équilibre lui donne les moyens d'exploiter mieux encore que par le passé « les ressources de son esprit », pour utiliser la formule de Sherlock Holmes dans *Le Rituel des Musgrave*. Pour subvenir à ses besoins, à l'instar du détective anglais, mais aussi en les appliquant dans le champ entier de l'existence. Parmi ses écrivains préférés et ceux qui l'ont le plus marqué figurent Montaigne et Pascal, Saint-Simon et Stendhal, Proust, Paul Morand, Paul Valéry et Jean Cocteau. Une caractéristique partagée par plusieurs d'entre eux est une écriture

rapide et elliptique - la vitesse est notoirement au cœur de son système de valeurs. Une autre est le rôle que, sous des formes très variées, ils font jouer aux différentes manifestations de la vie de l'esprit. Comme eux, Luc Dellisse a utilisé pour bâtir une œuvre qu'il qualifie comme celle d'un moraliste et d'un poète en prose les outils de la réflexion, de la mémoire et de l'imagination, cette faculté qui permet de « décrire le visible avec des moyens plus souples, plus sensibles et plus prospectifs que le reportage, l'observation directe, les statistiques, les projections chiffrées ».

*Libre comme Robinson* et *Un sang d'écrivain* démontrent que ces instruments mentaux sont d'usage précieux dans l'existence pratique et qu'ils peuvent même aider à forger une véritable éthique de vie : « J'ai découvert que placer sa vie sous le signe de l'esprit avait pour effet de créer une perspective morale. [...] Malgré moi, parfois contre moi, j'ai senti qu'un tropisme irrésistible me poussait vers un idéal d'amélioration, de perfectionnement, d'embellissement des rapports avec les autres. » Dans ces conditions, « être plus juste, plus sage, plus rapide et plus vrai devient la ligne claire de la vie ». Luc Dellisse a une confiance absolue dans les pouvoirs de l'esprit et la capacité que nous avons de mettre ses opérations (l'analyse, l'invention, l'anticipation, la circulation dans le passé et la projection dans l'avenir) au service d'un projet existentiel nous permettant d'établir des rapports riches et harmonieux avec le monde et nos semblables. Dans son cas, ce projet est fondé sur l'écriture et la littérature. Tout le monde n'est pas écrivain. Mais chacun de nous peut mobiliser les puissances de l'intelligence, de l'imagination et de la mémoire pour construire une vie bonne et y introduire du sens et de la beauté. Tel est le message qui émane de ces petits livres rédigés dans une langue d'une pureté classique, dans lesquels les idées ont cette profondeur et cette justesse qui caractérisent les ouvrages de maturité, et se trouve distillée une longue expérience.